

EXPLOITER UN TEXTE DANS UNE DISSERTATION

Maurice Merleau-Ponty, *Causeries*, 1948

Il faut reconnaître en effet que les modernes (une fois pour toutes, je me suis excusé de ce qu'il y avait de vague dans ce genre d'expression) n'ont ni le dogmatisme, ni l'assurance des classiques, qu'il s'agisse d'art, de connaissance ou d'action. La pensée moderne offre un double caractère d'inachèvement et d'ambiguïté qui permet, si l'on veut, parler de déclin ou de décadence. Nous concevons toutes les œuvres de la science comme provisoires et approchées alors que Descartes croyait pouvoir déduire, une fois pour toutes, les lois du choc des corps des attributs de Dieu. Les musées sont pleins d'œuvres auxquelles il semble que rien ne puisse être ajouté, alors que nos peintres livrent au public des ouvrages qui ne semblent être quelquefois que des ébauches. Et ces œuvres mêmes sont le sujet d'interminables commentaires, parce que le sens n'en est pas univoque. Combien d'ouvrages sur le silence de Rimbaud après la publication du seul livre qu'il ait lui-même livré à ses contemporains, et comme au contraire le silence de Racine après Phèdre semble poser peu de problèmes! Il semble que l'artiste d'aujourd'hui multiplie autour de soi les énigmes et les fulgurations.

✚ Chercher la thèse et la reformuler

Le texte soutient une thèse simple : la pensée moderne contraste avec la pensée classique.

Mais vous pouvez la reformuler autrement :

il y a dans l'histoire de la pensée, une rupture entre la pensée moderne et la pensée classique. Cette rupture est visible tant en philosophie qu'en littérature et en peinture.

✚ Arguments : ce sont des arguments par l'exemple
(voir le commentaire en marge)

SUJETS DE PHILOSOPHIE

Y a-t-il une pensée moderne ?

La philosophie moderne est-elle une forme de tyrannie ?

Pour MMP, sans aucun doute et elle a quelque chose de supérieur à la pensée classique : d'abord on peut la commenter inlassablement (ce qui n'est pas forcément un bien, ce n'est après tout qu'un immense bavardage, une « glose » dans l'Antiquité). Cela alimente aussi la recherche, les colloques et fait vivre les universitaires.

Mais surtout, elle présente une richesse de sens que les classiques n'avaient pas.

A quoi reconnaît-on que l'on est un « moderne » ?



Marion Duvauchel 14/9/y 15:47

Commentaire [1]: C'est le premier exemple du texte. Il traduit que selon MMP, l'ère « classique » s'ouvre avec Descartes (ou qu'elle trouve avec lui une sorte de paradigme emblématique). Ce qui est généralement admis.

L'opposition est entre « nous » - un « nous » générique dans lequel l'auteur s'inclut donc - et Descartes.

Marion Duvauchel 14/9/y 15:47

Commentaire [2]: Exemple 2 : les arts et la littérature. Il sera ensuite commenté dans les lignes suivantes. L'opposition choisie est entre Racine et Rimbaud.

Marion Duvauchel 14/9/y 15:48

Commentaire [3]: Y a-t-il une « hiérarchie » entre la pensée classique et la pensée moderne ? Oui, si les œuvres peuvent faire l'objet d'interminables commentaires, c'est parce qu'elle sont polysémiques.



Kierkegaard : classique ou moderne ?

Pour MMP, en littérature au caractère énigmatique et fulgurant, mais pour la philosophie, on ne sait pas.

Si vous aviez à traiter pareil sujet (peu probable, mais s'entraîner sert à cela, à se confronter à l'improbable), il conviendrait évidemment de définir ce qu'est un « moderne », par rapport aux classiques, mais aussi par rapport aux « anciens ».

Etre un « moderne », c'est intégrer une perspective philosophique nouvelle, par rapport à ce qui précède. Or les Lumières entrent en rupture avec toute une tradition antérieure, chrétienne certes, et qui avait apporté dans son sillage toute la pensée antique (car ce sont les penseurs chrétiens qui ont apporté la « sagesse païenne » autrement dit la philosophie).

Etre un moderne c'est donc extrêmement difficile à définir. Mais on le reconnaît à un certain refus des positions traditionnelles en philosophie et même une certaine passion pour « repenser ». : Là il faut évidemment donner des exemples. Michel Foucault est un moderne. Il propose des orientations nouvelles, une histoire de la sexualité, une archéologie du savoir. Claude Lévi-Strauss, c'est moins évident, et pourtant sa pensée a marqué le siècle. Mais c'est un anthropologue (philosophie de formation).

Bref, être un moderne, ce n'est pas si simple. C'est surtout se vouloir « inaugural », affranchi de ce qui précède et dans un rapport à la tradition (en rupture).

La philosophie se distribue t-elle en « classique » et « modernes » ? (voir le texte ci-dessous)

L'opposition entre « classiques » et « modernes » est-elle pertinente ? elle a une certaine pertinence, institutionnelle d'abord. Il y a des gens qui décident qui est classique et qui ne l'est pas. Elle a surtout une pertinence historique, car elle détermine une période : du XVII au XX^{ème} siècle, et du XX^{ème} à nos jours. Ensuite, il y a l'ère post-moderne. Actuellement, si l'on en croit la presse, nous serions toujours dans le post-modernisme, mais il semble qu'on commence à en revenir.

Y a-t-il des classiques en philosophie

(Ignore l'auteur de ce texte, il est excellent, je l'ai un tout petit peu retouché)

Depuis ses origines grecques, la philosophie n'a cessé de construire son histoire. Déjà, Aristote, au livre A de *la Métaphysique*, propose le récit des doctrines qui ont compté à ses yeux jusqu'à lui. Platon s'y voit réfuté, et cette réfutation même met en place le mécanisme constitutif de l'histoire de la philosophie : rétrospectivement, chaque penseur entreprend de juger le passé en le récapitulant et de montrer en quoi sa pensée représente un progrès. C'est ainsi que se forme la grande chaîne des classiques de la philosophie : en font partie les philosophes à qui on reconnaît un rôle dans l'histoire de la pensée. Les autres – tous les autres, et ils sont très nombreux – tombent dans les plis et, même s'ils ont été des penseurs d'exception, ils n'atteindront jamais le statut des penseurs « classiques ».



Simone Weil : classique ou moderne ?



Hannah Arendt : classique ou moderne.

Pour plusieurs, ce dispositif est discutable. Ne pas être un « classique » veut-il dire qu'un penseur est mineur et qu'on peut se dispenser de le lire ? Les philosophes hésitent : plusieurs aiment bien manier le couteau qui rejette aux ténèbres extérieures tous ceux qui ne marchent pas sur le sentier des crêtes. Voyez Bertrand Russell : son histoire de la philosophie est un chef-d'œuvre de l'exclusion. Par comparaison, Hegel est œcuménique et a le souci de réintégrer tout le monde dans une vaste fresque qui s'appelle *La phénoménologie de l'esprit*. On en dirait autant plus récemment de Jacques Derrida, formidable lecteur de toute la tradition.

Cet aspect distingue les classiques de la philosophie des classiques littéraires, qui ne reposent quant à eux sur aucun critère de progrès. Qui oserait dire que Joyce met hors jeu Flaubert ? C'est pourtant la partie qu'affectionnent les philosophes, car leur domaine est celui de la vérité.

On trouve plusieurs critiques pour contester la pertinence de ce critère en philosophie, mais reconnaissons que les classiques littéraires ne s'imposent jamais exactement de cette manière. C'est d'abord pour leur force intrinsèque qu'on les promeut, alors que les classiques de philosophie doivent d'abord être reconnus tels à leur place dans une histoire. Les qualités littéraires des œuvres philosophiques ont certes une importance, il suffit de citer Platon ou Descartes, mais si on ne considérait que leur beauté ou leur profondeur, elles ne seraient jamais intégrées dans le répertoire des classiques. C'est leur contribution à l'histoire de la pensée qui fonde leur importance et requiert qu'on les lise encore aujourd'hui. Par contraste, Alain ou Bergson, dont le style est remarquable, ou Jacques Maritain, ne font pas partie des « classiques ». Ils sont à la marge.

Les classiques de la philosophie sont donc autant les œuvres qui jalonnent son histoire que les auteurs qui ont joué un rôle particulier dans la constitution de cette histoire. On pourra toujours discuter sur le rôle de tel ou tel penseur, avec le temps cette liste a atteint le statut d'un véritable canon. Platon, Aristote, Épicure, Cicéron, Plotin, saint Augustin, Anselme de Cantorbéry, Thomas d'Aquin, Guillaume d'Occam, Descartes, Kant, Spinoza, Leibniz, Hegel, Marx, Nietzsche, Freud, Wittgenstein, Husserl, Heidegger en font indubitablement partie.

C'est pourquoi, dans le corpus des textes qui peuvent vous être soumis pour l'épreuve d'explication de textes au Baccalauréat, vous avez 44 auteurs qui sont des « classiques ».

Ensuite, il y a la seconde cohorte (ou le second voire le troisième cercle...) que l'on fait redécouvrir dans le cadre de colloques divers ou de thèses à vocation « réhabilitante ».

Qu'ils aient contribué à poser plus clairement un problème, qu'ils aient risqué une hypothèse audacieuse pourra les sauver de l'oubli, mais qui lit encore Malebranche ou le grand Proclus ? Ce sont des maîtres, mais cela ne suffit pas : ils ne sont des « classiques » que pour le petit nombre des *conoscenti* qui en font l'objet de leur passion érudite et qui finissent pourtant souvent par éclairer le rôle qu'ils ont joué dans la pensée de ceux qui ont reçu la sanction de ce qu'on appelle « la tradition ».

Mais il se trouve qu'aujourd'hui ce sont les « modernes » qui décident de qui fait partie de cette histoire classique. Et il y a tout lieu de croire qu'ils vont redessiner une nouvelle histoire de la philosophie « classique ».

